verses. Tous républicains, incontestablement républicains, nous n'y contredisons pas, mais très diversement républicains.

M. Trystram, par exemple, professe des opinions telles que M. Guillain et M. Motte ne se résignèrent qu'avec des larmes dans les yeux, à faire boucher par un autre le trou qu'ils lui avaient réservé dans la fosse commune où s'ensevelira leur liste. Et M. Hayez est élu à Douai conseiller municipal sur une liste qui a toutes les sympathies indiscrètes de l' « Echo ». Tous deux n'ont pour les socialistes qu'une sympathie impondérable, et nous serions curieux de savoir de M. Trystram quelle sera, aux élections législatives de Dunkerque, son attitude, s'il a à opter entre un candidat socialiste et M. Guillain.

A un autre plan, nous trouvons M. Potié qui paraît professer cette théorie qu'il est naturel pour les républicains d'emprunter au besoin leurs voix aux socialistes tout en leur refusant, le cas échéant, la réciprocité. On connaît, en effet, maintes circonstances où M. Potié bénéficia des suffrages collectivistes ; et on n'en connaît pas où il contribua à les en remercier par une attitude identique. Avec lui, on peut classer M. Bersez dont on se rappelle le retentissant et intempestif discours prononcé à Beauvois contre Jaurès et les socialistes.

La candidature de M. Debierre représente dans cet ensemble le parti radical-socialiste ; elle n'y a été admise qu'à contre-cœur, après les tiraillements que l'on sait, avec une arrière-pensée aussi machiavélique que préfectorale sur laquelle nous reviendrons, et sous la pression de ce parti qui s'apprêtait à faire une liste — ce qui, à coup sûr, eut été préférable pour lui, car il eut pu soumettre sans atténuation, son programme aux électeurs, sans diminuer pour cela, au contraire, ses chances finales d'un résultat effectif. Contrairement à M. Potié, le docteur Debierre professa généralement dans la politique l'entente avec les socialistes au second tour de scrutin.

Nous avons donc raison de prétendre que la liste républicaine est déjà, en réalité, une liste d'alliance où représente le parti radical-socialiste la seule candidature du docteur Debierre, sans laquelle la liste se présenterait à ce point incolore que, pour la moitié environ, les socialistes pourraient presque se demander si le prolétariat a quelque chose à perdre dans sa défaite.

Cette composition hétéroclite de la liste républicaine se révèle, par surcroît, dans le silence qu'elle oppose aux questions de l' « Echo » et de la « Dépêche » lui demandant si elle accueillerait éventuellement, au second tour de scrutin, l'alliance avec les socialistes.

Il y aurait quelque fierté pour les républicains de cette liste à répondre à la « Dépêche » : « Oui, nous ferons au second tour, » s'il y a nécessité, une place au parti so- » cialiste ; oui, nous réaliserons, s'il y a » lieu, contre vous, réactionnaires, le bloc » de gauche, *en accueillant une candidature* » socialiste à côté de celle du représentant » du parti radical-socialiste ; oui, nous fe- » rons cela, pour vous battre d'abord, et en- » suite parce que nous n'avons pas oublié » l'appui décisif que le Parti socialiste vient » de donner, dans le Parlement, aux réfor- » mes républicaines ; oui, nous nous allie- » rons, s'il le faut, aux socialistes, parce » que ceux-ci ont donné leurs voix à Trys- » tram, à Hayez, à Lepez, à Castiaux, à tous » ceux d'entre nous qui, sans eux, ne se- » raient ni députés, ni sénateurs ; parce que » les socialistes enfin disposent, dans le suf- » frage universel du Nord du tiers au moins » des suffrages de gauche, et parce que, » sans l'idiot suffrage restreint, c'est trois » sièges sénatoriaux au moins qui revien- » draient aux socialistes. »

Oui, il y aurait quelque crânerie à parler ainsi ; et c'est précisément pour cela que ce langage ne sera pas tenu.

Ils ne peuvent être crânes, les candidats qui n'ont pas sur l'attitude à prendre des vues identiques et qui espèrent enlever sur les confins de droite et de gauche des suffrages incertains. Ils ne peuvent s'engager de la sorte ceux qui voudraient bien, minorité dans l'ensemble, s'assurer la totalité de la représentation.

Mais que la liste républicaine reste muette à cet égard ou devienne loquace devant les adjurations réactionnaires, peu importe aux socialistes. Ils tiendront sans doute, en fin de compte, le bon bout, et ils ne sauraient sortir de l'indifférence entre deux tours de scrutin que pour une solution où ils ne sacrifieraient pas la dignité de leur parti et où la représentation légitime de leur pensée trouverait une place dans la coalition déjà formée par les républicains de gauche.

⁂

Les Mensonges de l'« Echo »

OU NOUS EN SOMMES ?

L' « Echo du Nord », qui n'en est plus à un mensonge près, *insinue* que M. Gustave Hervé a donné sa conférence de Lens, sous les auspices du Parti socialiste unifié.

C'est absolument faux.

Le groupe (?) qui a appelé M. Hervé à la rescousse, comme couronnement de la besogne **capitaliste** que fait son chef le sieur Broutchoux, dans le bassin houiller, a été désavoué, non seulement par la Fédération Socialiste du Pas-de-Calais, mais encore par **la** commission administrative du Parti, **à l'unanimité**, ainsi qu'il ressort d'une lettre publiée, hier, ici même, par Basly, et écrite par M. Hervé.

Où nous en sommes ? se demande l' « Echo ».

La réponse nous est aisée : nous en sommes à une époque où les progressistes (?) *sont tellement affolés* qu'ils recourent aux plus méprisables, aux plus répugnants procédés, pour combattre leurs adversaires.

Et c'est avec autant de tristesse que de dégoût que nous faisons une pareille constatation...

⁂

LE GAFFEUR LOZÉ

Nous lisons dans la *Lanterne* :

M. Lozé qui est, en ce moment, le candidat de la réaction dans le Nord, s'imagine, on ne sait trop pourquoi, piper quelques voix républicaines en se recommandant de ses relations amicales avec M. Rouvier. Si ces relations existent réellement, le président du Conseil a pour ami un singulier gaffeur dont il fera sagement de se méfier. Voici, par exemple, ce que M. Lozé fait imprimer dans *Le Cambrésis*, le journal chargé, avec les *Croix* et autres feuilles cléricales, de défendre la candidature de ce renégat :

« On nous signale un sous-préfet d'un arrondissement voisin qui ne cache pas suffisamment à certains de ses administrés les vœux qu'il forme pour le succès des candidats radicaux-socialistes.

Ce fonctionnaire ferait preuve d'une absence de flair qui « nuirait » certainement à son « avenir » s'il s'imaginait que le ministère *Rouvier souhaite de voir augmenter* la majorité combiste déjà importante qui existe au Sénat et qui est un embarras, sinon un danger pour lui. »

M. Lozé a-t-il bien traduit la pensée de M. Rouvier ? Celui-ci lui a-t-il confié son désir de voir une majorité de droite, une majorité de réaction *succéder à la majorité républicaine ? Il serait curieux de le savoir.* En tout cas, si M. Rouvier compte sur M. Lozé pour obtenir ce résultat, il se prépare une réelle déception, car avec un pareil gaffeur, la défaite n'est que trop certaine.

⁂

Petite Rectification

La « Dépêche » nous reproche d'avoir dit, dans un précédent numéro qu'elle «exaltait» M. Lozé, et elle se défend d'avoir tenu ce rôle occupé naguère par les radicaux.

Très volontiers, nous reconnaissons que si elle a accueilli avec une faveur marquée la prose filandreuse du grand homme catésien, notre consœur ne lui a pas encore ouvert *tout à fait sa porte*.

Mais, nous ne perdrons rien pour attendre. Çà se fera... avec « l'unité de liste » ! Et, ce jour-là, pour la « Dépêche », l'ex-ambassadeur Lozé prendra les proportions d'un Talleyrand.

Nous avons devancé l'heure du sacre, voilà tout.

Devons-nous nous en excuser davantage ?

⁂

Les deux Compères

Anémié par le colossal effort qu'il lui a fallu faire pour « boucher son trou », l'« Echo du Nord » est devenu incapable d'opérer par lui-même, sauf dans les basses-œuvres politiques où il excelle encore, car là il ne s'agit que de monnayer le mensonge, — exemple la conférence de M. Hervé à Lens dont il attribue l'organisation aux socialistes alors qu'au su de tout le monde, elle a été préparée et dirigée par des anarchistes, « chers » aux gros capitalistes du bassin houiller.

Mais lorsqu'il s'agit de sortir du terre-à-terre de la polémique, de produire des idées, de répondre, de se défendre, l'« Echo » passe la plume.

Dans la campagne présente, c'est M. Lagrillière-Beauclerc qu'il a pris pour avocat.

Nous ne complimentons pas M. Lagrillière *d'avoir un pareil client et d'écrire pour une* pareille cause ! Il y a quelque trois ans ses fréquentations étaient autres. Il opérait alors dans la politique radicale et anticléricale.

Nous entendons bien que, de très bonne foi, il affirme ne point avoir changé, — et l'« Echo », d'ailleurs, lui donne abondamment de l'épithète de « radical », — mais il suffit à ses anciens coreligionnaires de voir qui se sert de ses écrits pour juger de leur but.

Donc, M. Lagrillière, « radical » s'est donné la mission de « tomber » les radicaux et c'est contre le « combisme » d'abord qu'il a exercé sa verve abondante, pour le plus grand plaisir des « progressistes ».

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de défendre les radicaux contre les traits de M. Lagrillière. Ils ont bec et ongles à cet usage.

Mais il nous est plaisant de constater que l'« Echo », désemparé, impuissant, se réfugie derrière la « Tribune » où trône un radical (?) qui, de temps à autre, met en vedette M. Maret ou M. Depasse et s'en vante, comme d'une action d'éclat.

Pourquoi ce compagnonnage, sinon parce que le « **radicalisme** » de M. Lagrillière s'accommode parfaitement du « **mélinisme** » de l' « Echo » et vice-versâ ?

Et puis, nous l'avons dit en commençant, la faconde de M. Lagrillière dispense l'« Echo » de produire.

C'est toujours çà.

Emile RAYMOND.

⁂

Questions

Est-ce que M. Lagrillière-Beauclerc qui, jusqu'alors, a *bien voulu* lire notre journal pour le compte de l'« Echo » et nous répondre aux lieu et place de ce dernier, aura la moindre hésitation pour déclarer à son compère :

1. Que le « Réveil du Nord », en maints articles et sans jamais se démentir, a répudié les criminelles théories hervéistes ;
2. Que Basly s'est énergiquement élevé, dans le « Réveil » même, contre la propagande que M. Hervé est venu faire, ces jours derniers, à Lens, malgré une décision contraire de la commission administrative du Parti socialiste unifié ?

Nous nous adressons à la radicale loyauté de M. Lagrillière-Beauclerc pour faire entendre notre protestation à l'« Echo » et, en même temps, — car il faut tout dire, — pour trouver une preuve nouvelle que l'« Echo » ne voit plus, ne pense plus, n'agit plus que sous les suggestions de la « Tribune ».

Si l'« Echo » rectifie, en effet, ses allégations mensongères, sur l'intervention obligeante de M. Lagrillière, nous saurons dorénavant où déposer nos lettres pour qu'elles parviennent sûrement au très grand journal de la Grand'Place !

NOTRE ALMANACH

est paru

EN VENTE PARTOUT : 0 fr. 30

DÉPÊCHES

Par Services Spéciaux

La Révolution en Russie

La révolution tient toujours à Moscou et l'atroce tuerie se poursuit, de part et d'autre, avec un acharnement inouï.

Les dépêches officieuses lancées de Pétersbourg assurent que le gouvernement est désormais certain d'étouffer la révolte. L'ordre sera rétabli à Moscou, comme il le fut jadis à Varsovie. Le chiffre de 15.000 victimes donné hier, est maintenu et l'on pense qu'il est au-dessous de la vérité. Il semble bien que les révolutionnaires perdent du terrain, que leur action se rétrécit et se borne maintenant à certains quartiers.

Il est impossible que la révolte armée aboutisse du premier coup et que le tsarisme soit vaincu dès la première prise des armes. D'ailleurs, ce grand mouvement a manqué d'ensemble. Pétersbourg, Kieff, Odessa, Varsovie n'étaient pas absolument prêts à suivre l'exemple de Moscou. Or, l'insurrection ne pouvait aboutir qu'en se produisant simultanément sur divers points de l'immense territoire.

L'émeute vaincue, il faut s'attendre à voir la réaction reprendre une influence considérable à Pétersbourg.

On ne voit pas bien ce que devient dans tout cela le comte Witte, qui n'a pas su préparer un terrain d'entente entre les libéraux et le gouvernement, mais dont la mission n'était certainement pas d'organiser la répression à outrance des manifestations démocratiques. D'une manière comme de l'autre, son rôle est fini et il est probable qu'on n'attend qu'une accalmie momentanée pour lui donner un successeur, qui pourrait bien être M. Dournovo, le ministre favori du parti des grands-ducs.

Quant aux réformes, personne ne sait ce qu'il adviendra de toutes les promesses faites. Un ukase impérial vient de fixer le droit électoral pour les élections à la Douma d'Empire. Non seulement, ce n'est pas le suffrage universel égal et direct exigé par les démocrates, mais ce n'est même pas le suffrage à deux degrés. Auront droit de vote, les propriétaires d'immeubles, les propriétaires d'entreprises industrielles, les personnes payant la taxe d'habitation, les personnes *dont le loyer d'habitation est en* leur propre nom, les fonctionnaires appointés de l'Etat, des zemstvos, des autorités municipales ou des administrations des chemins de fer.

Quant aux ouvriers, la part qui leur est réservée est des plus médiocres. Les fabriques dont le personnel comprend au moins cinquante ouvriers ont le droit d'envoyer des mandataires dans les réunions d'électeurs dans la proportion suivante : un délégué pour les personnels de 50 à 1.000 ouvriers, et, pour les autres, un délégué par mille ouvriers. Ces délégués pourront naturellement participer au choix, non des élus, mais des électeurs proprement dits.

Si, avec un tel système électoral, la Douma d'Empire n'est pas complètement conservatrice, la preuve sera faite que toutes les classes de la société russe, y compris l'élément fonctionnaire, sont gagnées aux idées libérales.

Les Massacres de Moscou

Dragonnades. — Les forces en présence. — Terribles effets de l'artillerie. — Plusieurs rues en ruines. — Policiers pillards.

Le « Times », dans deux télégrammes d'une précision dramatique, expose quelle est la situation des combattants en présence dans les rues de Moscou et à quelles conditions l'insurrection serait en état de triompher :

« La guerre civile continue. La sympathie de toute la population est manifestement du côté des révolutionnaires.

Jusqu'ici, les troupes n'ont eu aucun succès. La grande faiblesse des révolutionnaires provient surtout du manque d'armes. Ils ont bien des revolvers, mais peu de fusils.

Toute la garnison de Moscou est composée actuellement de huit régiments d'infanterie, d'un effectif fort réduit, un régiment de dragons, deux régiments de cosaques, un détachement de gendarmes et deux brigades d'artillerie.

On se méfie des régiments d'infanterie. Une brigade d'artillerie également est suspecte. Toutes les unités douteuses sont gardées dans les casernes.

Les révolutionnaires armés ne dépassent pas 15.000 en nombre.

L'artillerie joue le rôle principal. Elle bombarde les rues et démolit les maisons.

La tactique des révolutionnaires consiste en des attaques de guerilla sur les détachements et la construction de barricades pour empêcher le déplacement des soldats, pour les bousculer et les tenir dans le centre de la ville, où ils peuvent les assiéger.

Si les révolutionnaires pouvaient se procurer quelques canons, ils seraient certains de la victoire, car les troupes devraient alors s'enfermer dans le Kremlin, où le gouverneur général et les autorités se sont déjà réfugiés. Malheureusement pour les insurgés, l'arsenal, qui renferme 800,000 fusils d'un ancien modèle, des canons et des munitions, est à l'intérieur du Kremlin.

Les révolutionnaires continuent à désarmer les officiers qui sont rencontrés dans les rues. Hier, 30 officiers arrivant d'Extrême-Orient ont été désarmés. La garnison manque d'officiers. Les patrouilles sont commandées par des soldats qui ne se font aucun scrupules de dévaliser les personnes qu'ils arrêtent, soi-disant pour rechercher si elles n'ont pas d'armes. La licence la plus complète étant permise, la vie et la liberté des citoyens de Moscou dépendent souvent d'un simple caprice d'un soldat ivre. Beaucoup de gens innocents ont été tués ainsi. Les dragons Seumsky se sont particulièrement distingués dans cette cruelle besogne. Les autorités distribuent aux troupes de l'eau-de-vie à profusion.

Les bandes révolutionnaires se composent pour la plupart de jeunes ouvriers et d'étudiants, ainsi que de nombreuses femmes. Quelques chefs de détachement ne sont âgés que de dix-huit ans.

La nouvelle de l'extension du droit de vote n'attire aucunement l'attention. Depuis plusieurs jours, le bureau du télégraphe refuse d'accepter les messages privés. »

D'autre part, on mande de Moscou à l'« Agence Reuter » :

Dans la rue Tverskaïa, les maisons portent les traces du feu de l'artillerie. Les fenêtres ont été brisées et des brèches ont été *faites dans les murs.*

Il y a eu un bombardement terrible dans la rue Liesnaïa. Le dépôt des tramways a été bombardé. Une foule parut au pont Krestovsky, au-dessus du chemin de fer Nicolas, mais elle fut dispersée après quelques coups de canon.

L'attitude des grévistes et des partis extrêmes qui sont fatigués de la guerre ouverte avec les troupes, n'est pas d'un caractère aussi agressif. Un grand nombre d'ouvriers ont déjà exprimé le désir de reprendre le travail.

Le feu de l'artillerie a diminué et plusieurs boutiques sont rouvertes, mais la situation *demeure critique.*

Les employés des chemins de fer sont toujours à la tête du mouvement. La police porte la tenue civile, et c'est ce qui explique le pillage des magasins de vêtements, qui n'est nullement le fait des révolutionnaires.

On mande de Moscou, par téléphone, au « Times », que l'artillerie a détruit la rue Bronnaïa et les rue voisines, et qu'un grand nombre de *femmes* et d'*enfants* ont péri.

Feux de salve à Pétersbourg

TRENTE VICTIMES

D'innombrables patrouilles circulent, des détachements de troupes sont établis près des usines et des fabriques, des cordons de troupes entourent les quartiers ouvriers pour barrer à leur population l'accès de la ville.

Des conflits, dans lesquels il y a des tués et des blessés, se produisent continuellement entre les grévistes et les cosaques.

Le bruit court avec persistance que des désordres sont à prévoir pour le mois de janvier. Le public est généralement inquiet aussi bien en raison des troubles qui éclatent dans les provinces qu'en raison de la situation dans la capitale.

Actuellement, la grève atteint 74 fabriques et usines ; 44,385 ouvriers ont cessé le travail, parmi lesquels ceux des usines Poutiloff et Newsky.

Plusieurs usines ont été fermées par leurs propriétaires.

Les cosaques se livrent à des attaques sans provocation dans toute la ville. Par exemple, aux usines Alexandrovsky, où le travail a repris, une demi-sotnia envahit inopinément les locaux. Quelqu'un s'avisa de lancer une pierre ; et les cosaques de mettre pied à-terre et de tirer un feu de salve à quinze reprises. Trente hommes ont été tués

Les grèves en province

La grève générale politique a éclaté à Kovno, avec appel des révolutionnaires à l'insurrection.

La grève a été aussi déclarée à Radom et à Brest-Litovsk.

A Kiew, tous les ouvriers des ateliers de chemins de fer sont en grève. Plusieurs voitures de tramways ont été endommagées.

La police a découvert dans des chambres meublées un dépôt de bombes et une typographie clandestine. Elle a saisi trois bombes chargées et douze autres en préparation.

La grève générale a commencé à Kostroma, Taganrok, et de nombreuses villes de province ont été successivement mises en état de siège à la suite des désordres.

A Odessa la grève des employés des postes a pris fin après avoir duré vingt-six jours et avoir causé un préjudice considérable au commerce d'Odessa.

L'exportation des céréales est complètement arrêtée; plusieurs maisons ont fait faillite.

Au cours d'une perquisition chez l'ouvrier Leikin, une bombe a fait explosion, blessant plusieurs agents et d'autres personnes. D'autres bombes ont été trouvées dans ce même logement.

Le 21 au soir, un jeune homme entra dans la boutique d'un marchand de vaisselle nommé Süssman et jeta une bombe qui blessa le patron du magasin et plusieurs employés. Süssman avait refusé de donner quelques centaines de roubles destinés à l'organisation du parti anarchiste.

On télégraphie de d'Ivanovo-Vosnessensk que les délégués des ouvriers des fabriques de cette ville demandent que le service du chemin de fer soit rétabli d'ici au 28 décembre à midi. Ils déclarent que, le cas contraire, le service sera rétabli par la force.

A Plock, on a fait des perquisitions dans un grand nombre de maisons et l'on y a saisi une certaine quantité d'armes à feu et de piques empoisonnées.

L'insurrection à Sébastopol

Bucarest, 29 décembre. — Une barque arrivée d'Odessa à Constanza apporte une nouvelle bien étrange et qui demande confirmation. A Sébastopol 6,000 soldats et marins se sont soulevés et après avoir gagné à leur cause le régiment de Brest, les mutins ont fait prisonnier le commandant de la place, le général Niklouyeff, le général de division Sidelnikow et le colonel Doumbadi. Plusieurs officiers qui s'étaient fait détester par leurs hommes ont été fusillés.

Les soldats en révolte ont alors délivré de la prison le lieutenant Schmidt, ancien chef des mutins.

Le lieutenant Schmidt a été installé commandant de la place de Sébastopol. Il a fait passer en revue toute la garnison. Les drapeaux russes étaient remplacés par des drapeaux rouges. Le lieutenant Schmidt a l'intention de s'adjoindre les troupes d'Odessa et de former ainsi une petite armée avec laquelle il marchera sur Saint-Pétersbourg.

Dans les provinces baltiques

Kœnigsberg, 29 décembre. — A encroire certains réfugiés allemands des provinces baltiques, toute la révolution des Lettons est l'œuvre d'un seul homme, personnage *mystérieux dont on ignore l'origine et la de*meure, et qui est connu sous le nom de Maxim. Il parle avec la même facilité le russe l'allemand, l'esthon et le letton et il est d'une éloquence entraînante. Dans les réunions, on le voit surgir subitement sans savoir par *où et comment il est entré.* On a créé autour de lui toute une série de légendes. Maxim exerce sur les masses un vrai pouvoir de dictateur ; on lui obéit aveuglément. Depuis deux jours il a disparu de Riga. On croit qu'il est à Saint-Pétersbourg, où de grands événements se préparent.

CONSEIL DES MINISTRES

Paris, 29 décembre. — Les ministres se sont réunis ce matin à l'Elysée sous la présidence de M. Loubet.

M. Chaumié, absent de Paris, n'a pas assisté aux délibérations.

LES RECEPTIONS OFFICIELLES

Le Conseil a réglé le cérémonial des réceptions officielles qui auront lieu à Paris ainsi que dans la province à l'occasion de la nouvelle année. Par suite du vote de la loi de Séparation des Eglises et de l'Etat, les représentants des différents cultes n'auront plus place dans ces visites.

LES GREVES

Le ministre de l'intérieur a rendu compte de la situation au point de vue des grèves à Paris et dans les départements, notamment à La Rochelle.

LES SOUS-PREFECTURES

M. Dubief a fait ensuite signer un décret qui élève la classe de certaines sous-préfectures. La sous-préfecture d'Avesnes, celles de Beaune, Montbrison, Marly, Saint-Gaudens, Tournon sont élevées de la deuxième classe à la première ; les sous-préfectures de Briey, Charolles, Châteaulin, Domfront, Fougères, Guingamp, Issoire, Largentières, Lannion, La Palisse, Lure, Les Sables-d'Olonne, Sarlat, Vervins, Toul sont élevées de la troisième classe à la deuxième.

Le ministre de l'intérieur a fait connaître les grandes lignes du mouvement sous-préfectoral qui sera la conséquence de ces modifications de classes et qui paraîtra à l' « Officiel » dimanche matin.

LES CONSEILS DE REVISION

Le Conseil a décidé d'avancer la date à laquelle commenceront, l'année prochaine, les opérations des conseils de revision. Le ministre de la guerre a été chargé de fixer cette date.

LES BIENS DES ÉGLISES

Le ministre de l'instruction publique et des cultes a soumis à la signature de M. Loubet le règlement relatif à l'inventaire des biens des établissements publics des cultes.

LEGION D'HONNEUR

Le ministre de la guerre a entretenu le Conseil des promotions et nominations qu'il se propose de faire dans la Légion d'honneur à l'occasion du 1er janvier.

Le Conseil a décidé que, sauf pour les ministères de la guerre et de la marine, les décorations et distinctions honorifiques décernées à l'occasion du 1er janvier ne paraîtront à l' « Officiel » qu'après le Congrès présidentiel, c'est-à-dire après le 15 janvier.

DROITS SUR LES VINS

M. Trouillot, ministre du commerce, a fait part au Conseil des difficultés survenues au cours des négociations poursuivies entre la France et la Bulgarie, et de la conclusion d'une convention commerciale pour aplanir les difficultés survenues à l'occasion du montant des droits auxquels les vins français seraient soumis à leur entrée en Bulgarie, le gouvernement bulgare se proposant de fixer ce droit à 15 francs, alors que la France a exprimé le désir qu'il ne fût pas supérieur à 12 francs.

L'ELECTION PRESIDENTIELLE

La date à laquelle le Congrès sera convoqué pour élire le Président de la République ne sera définitivement fixée qu'après une entrevue que le président du Conseil compte avoir avec de président du Sénat, avec qui le gouvernement désire se mettre d'accord. Toutefois, on continue à croire que c'est la date du 16 janvier qui sera choisie.

L'APPEL AUX CONSCRITS
en Cour d'Assises

QUATRIEME AUDIENCE

Paris, 29 décembre. — L'audience s'ouvre à midi vingt, devant un public nombreux.

Déclaration d'Hervé

La parole est aussitôt donnée au citoyen Gustave Hervé qui fait une longue déclaration. En voici les passages essentiels :

— Messieurs les jurés, le procès a failli se clore hier, après les déclarations de Gohier, qui nous ont fait revivre les jours de l'affaire Dreyfus, et qui a montré qu'il n'avait pas versé dans l'antisémitisme imbécile qui vient de déshonorer la Russie.

La conférence de Gohier était, nous disait-on, tellement impressionnante, que nous devions tous nous taire.

Il faut donc que je dise pourquoi nous avons tenu à prolonger ces débats. Il est certain que notre ami Gohier, par son origine, par son éducation même, se rapproche le plus de vous. C'est le seul, peut-être, en qui, parmi nous, reste un grain de patriotisme. Nous croyons qu'en nous faisant, nous aurions l'air de nous dérober, de nous abriter derrière Gohier. Comme la calomnie est facile, nous n'avons pas voulu y prêter le flanc.

Le gouvernement ne nous fournit pas tous les jours l'occasion d'exprimer nos idées dénaturées par des reporters de rencontre. Je laisserai à mon avocat la tâche de défendre ma personne. Depuis quatre ans, vous entendez dire que je passe ma vie à planter le drapeau dans le fumier. Mon ami Me Lafont se charge de vous éclairer sur ma vie. Pour moi, j'ai à vous présenter en quoi consiste ce qu'on a appelé l'hervéisme, *comme si des camarades comme Yvetot*, d'autres avant moi, n'avaient pas développé les mêmes doctrines. Je n'ai fait que traduire des idées nées dans la classe prolétarienne, *bien que j'en sois* devenu le symbole.

Ces idées sont nouvelles. Elles peuvent être choquantes pour vous. Toutes les idées nouvelles produisent d'abord un effet choquant. Le protestantisme en a été un exemple.

Nous méritons le bûcher, comme tous les hérétiques de tous les temps, qui combattent une religion. Car le patriotisme est une religion. Nous avons été les fidèles. Nous avons été, d'abord, des disciples de Déroulède. On nous avait inculqué cette religion dès le berceau, à un moment où tout esprit critique fait défaut. Avec une telle éducation, on peut devenir un grand savant comme Pasteur, mais il y a un coin, c'est celui où la maman et le prêtre ont versé à pleines mains la légende, qui ne discute plus.

A la table *de famille, enfant*, j'ai entendu parler des atrocités allemandes, de la France refuge de la liberté, et nos pères et nos mères nous donnaient des soldats en plomb, des sabres et des tambours. Nous devenions des patriotes.

A l'école, les livres mis entre nos mains, écrits par des loriquets du patriotisme, représentaient le soldat français comme l'éternel soldat du droit, même le soldat du Palatinat, même le soldat des guerres de Napoléon. Nous regardions avec admiration *les gravures qui les illustraient*, suintant la haine de l'étranger, l'idolâtrie du sabre. Jeunes gens, les journaux à grands tirages faisaient étalage du patriotisme, et quand, ainsi façonnés, quand nous voyions passer les régiments, il y avait un développement de pompe théâtrale qui agissait sur nos nerfs, comme la musique de l'orgue sur ceux des dévots. Nous avons tous couru, pour voir défiler sous le soleil des instruments d'abattoir, des jeunes gens destinés à d'absurdes boucheries, et quand passait au bout d'un bâton le morceau d'étoffe qui est un drapeau, nous nous découvrions dévotement. Ah ! je sais que je dois blesser votre conscience, et la conscience universelle dont le barreau s'est fait l'interprète. Mais croyez-vous que Voltaire n'ait blessé la conscience de personne. Ce que vous devez vous demander seulement, c'est si nous sommes sincères.

Eh bien, nous avons écarté les plis de ce drapeau, pour voir ce qu'est la patrie, ce que sont toutes les patries.

Toutes les patries sont composées de deux groupes d'hommes, l'un plus nombreux, l'autre plus restreint.

L'un comprend des hommes qui peuvent se

FEUILLETON DU 30 DECEMBRE. — N° 9

MÉMOIRES D'UN MEDECIN

Joseph BALSAMO

par Alexandre DUMAS

V

Le baron de Taverney

La Brie mit le louis dans sa poche, convaincu que c'était une pièce de vingt-quatre sous, et remerciant le ciel de l'aubaine.

— A Dieu ne plaise que je pense de votre château le mal que vous en dites, Monsieur, répondit Balsamo en s'inclinant devant le baron, qui, comme seule preuve qu'il lui avait dit la vérité, le conduisit, en secouant la tête, à travers une large et humide antichambre en grommelant :

— Bon, bon, je sais ce que je dis ; je connais malheureusement mes ressources ; elles sont fort bornées. Si vous êtes Français, monsieur le baron, mais votre accent allemand m'indique que vous ne l'êtes pas, quoique votre nom italien... Mais cela ne fait rien à la chose ; si vous êtes Français, disais-je, ce nom de Taverney vous eût rappelé des souvenirs de luxe : on disait autrefois Taverney-le-Riche.

Balsamo pensait d'abord que cette phrase allait se terminer par un soupir, mais il n'en fut rien.

— De la philosophie, pensa-t-il.

— Par ici, monsieur le baron, par ici, continua le baron en ouvrant la porte de la salle à manger.

— Holà ! maître La Brie, servez-nous comme si vous étiez cent valets de pied à vous tout seul.

La Brie se précipita pour obéir à son maître.

— Je n'ai que ce laquais, Monsieur, dit Taverney, et il me sert bien mal. Mais je n'ai pas le moyen d'en avoir un autre. Cet imbécile est resté avec moi depuis près de vingt ans sans avoir touché un sou de gage, et je le nourris... à peu près comme il me sert... Il est stupide, vous verrez !

Balsamo poursuivait le cours de ses études.

— Sans cœur ! dit-il ; mais, au reste, peut-être n'est-ce que de l'affectation.

Le baron referma la porte de la salle à manger, et seulement alors, grâce à son bougeoir qu'il élevait au-dessus de sa tête, le voyageur put embrasser la salle dans toute son étendue.

C'était une grande salle basse qui avait été autrefois la pièce principale d'une petite ferme élevée par son propriétaire au rang de château, laquelle était si chichement meublée, qu'au premier coup d'œil elle semblait vide. Des chaises de paille à dos sculpté, des gravures, d'après les *batailles de Lebrun*, encadrées de bois noir verni, une armoire de chêne noircie par la fumée et la vieillesse, voilà pour l'ornement. Au milieu s'élevait une petite table ronde sur laquelle fumait un unique plat qui se composait de perdreaux et de choux. Le vin était renfermé dans une bouteille de grès à large ventre ; l'argenterie, usée, noircie, bosselée, se composait de trois couverts d'un gobelet et d'une salière. Cette dernière pièce, d'un travail exquis et d'une grande pesanteur, semblait un diamant de prix au milieu de cailloux sans valeur et sans éclat.

— Voilà, Monsieur, voilà, dit le baron en offrant un siège à son hôte dont il avait suivi le coup d'œil investigateur. Ah ! votre regard s'arrête sur ma salière ; vous l'admirez, c'est de bon goût ; c'est poli ; car vous tombez sur la seule chose qui soit présentable ici. Monsieur, je vous remercie, et de tout mon cœur ; mais non, je me trompe. J'ai encore quelque chose de précieux, par ma foi ! et c'est ma fille.

— Mademoiselle Andrée ? dit Balsamo.

— Ma foi, oui, mademoiselle Andrée, dit le baron étonné que son hôte fût si bien instruit, et je veux vous présenter à elle. Andrée ! Andrée ! mon enfant, n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, mon père, répondit d'une voix douce et sonore à la fois une grande et belle personne qui se présenta à la porte sans embarras et pourtant sans hardiesse.

Joseph Balsamo, quoique profondément maître de lui, comme on a déjà pu le voir, ne put cependant s'empêcher de s'incliner devant cette souveraine beauté.

En effet, Andrée de Taverney, qui venait d'apparaître comme pour dorer et enrichir tout ce qui l'entourait, avait des cheveux d'un blond châtain qui s'éclairaient aux tempes et au cou ; ses yeux noirs, limpides, largement dilatés, regardaient fixement, comme les yeux des aigles. Cependant, la suavité de son regard était inexprimable ; sa bouche vermeille se découpait capricieusement en arc, d'un corail humide et brillant ; d'admirables mains blanches, effilées, d'un dessin antique, s'attachaient à des bras éblouissants de forme et d'éclat ; sa taille, à la fois souple et ferme, semblait celle d'une belle statue païenne, *à laquelle un prodige eût donné la* vie ; son pied dont la cambrure eût été remarquable près de celui de Diane chasseresse, semblait ne pouvoir porter le poids de son corps que par un miracle d'équilibre ; enfin sa mise, quoique de la plus grande simplicité, était d'un goût si parfait et si bien approprié à tout l'ensemble de sa personne, qu'un habillement complet tiré de la garde-robe de la reine eût peut-être, au premier abord, semblé moins élégant et moins riche que son simple vêtement.

Tous ces détails merveilleux frappèrent au premier coup d'œil Balsamo ; il avait tout vu, tout remarqué, au moment où mademoiselle de Taverney était entrée dans la salle à manger jusqu'au moment où il l'avait saluée, et, de son côté, le baron n'avait pas perdu une seule des impressions produites sur son hôte par cet assemblage unique de perfections.

— Vous avez raison, dit à voix basse Balsamo en se retournant vers son hôte, Mademoiselle est d'une précieuse beauté.

— Ne lui faites pas trop de compliments à cette pauvre Andrée, Monsieur, dit négligemment le baron ; elle sort du couvent et elle croirait à ce que vous lui dites. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je redoute sa coquetterie ; au contraire, la chère enfant n'est pas assez coquette, Monsieur, et en bon père je m'applique à développer en elle cette qualité, qui fait la première force de la femme.

Andrée baissa les yeux et rougit. Quelque bonne volonté qu'elle y mît, elle n'avait pu faire autrement *que d'entendre cette singu*lière théorie émise par son père.

— Disait-on cela à mademoiselle lorsqu'elle était au couvent ? demanda en riant Joseph Balsamo au baron, et cette prescription faisait-elle partie de l'enseignement donné par les religieuses ?

— Monsieur, reprit le baron, j'ai mes idées à moi, comme vous avez peut-être déjà pu le voir.

Balsamo s'inclina en signe qu'il adhérait complètement à cette prétention du baron.

— Non, continua-t-il, je ne veux pas imiter, moi, ces pères de famille qui disent à leur fille : Sois prude, inflexible, aveugle ; enivre-toi d'honneur, de délicatesse et de désintéressement ! Les imbéciles ! Il me semble voir des parrains conduisant leur champion dans la lice, après l'avoir désarmé de toutes pièces, pour lui faire combattre un adversaire armé de pied en cap. Non, pardieu ! il n'en sera pas ainsi de ma fille Andrée, bien qu'élevée à Taverney, dans un trou provincial.

Quoique de l'avis du baron sur la désignation donnée à son château, Balsamo crut de*voir mimer une contradiction polie.*

— Bon, bon, reprit le vieillard, répondant au jeu de physionomie de Balsamo, bon ! je connais Taverney, vous dis-je ; mais, quoi qu'il en soit, et si éloigné que nous nous trouvions de ce soleil resplendissant qu'on appelle Versailles, ma fille connaîtra le monde, que j'ai si bien connu autrefois ; elle y entrera... si elle y entre jamais, avec un arsenal complet, que je lui forge à l'aide de mon expérience et de mes souvenirs... Mais, Monsieur, je dois vous l'avouer, oui, le couvent a gâté tout cela... Ma fille, ces choses-là ne sont faites que pour moi, ma fille est la première pensionnaire qui a pris le bon de l'enseignement et suivi la lettre de l'Evangile. Corbleu ! convenez que c'est jouer de *malheur, baron !*

— Mademoiselle est un ange, répondit Balsamo, et en vérité, Monsieur, ce que vous me dites ne me surprend pas.

Andrée salua le baron en signe de remerciement et de sympathie, puis elle s'assit, comme le lui ordonnait son père par un signe des yeux.

— Asseyez-vous, baron, dit Taverney, et, si vous avez faim, mangez. C'est un horrible ragoût que cet animal de La Brie a fricassé.

— Des perdreaux ! vous appelez cela un abominable ragoût ? dit en souriant l'hôte du baron ; mais vous calomniez votre table. Des perdreaux en mai ! Ils sont donc de vos terres ?

— Des terres à moi ! Il y a longtemps que tout ce que j'en avais, et je dois dire que mon *bonhomme de père m'en avait laissé* une certaine quantité, il y a longtemps, dis-je, que tout ce que j'en avais est vendu, mangé, digéré. Oh ! mon Dieu ! non, grâce au ciel, je n'en ai plus un pouce de terre, non. C'est ce fainéant de Gilbert, qui n'est bon à rien qu'à lire et rêvasser, et qui, dans ses moments perdus, aura volé je ne sais où un fusil, de la poudre et du plomb, et qui va tuer ces volatiles en braconnant sur les terres de mes voisins. Il ira aux galères, et bien certainement je l'y laisserai aller, car cela me débarrassera de lui. Mais Andrée aime le gibier, ce qui fait que je pardonne à mons Gilbert.

Balsamo examina le beau visage d'Andrée, et n'y découvrit pas un pli, pas un tressaillement, pas une *ombre* de rougeur.

Il s'assit à table entre elle et le comte, et elle lui servit, sans paraître le moins du monde embarrassée de la pénurie de la table, sa portion de ce plat fournit par Gilbert, assaisonné par La Brie, et que dépréciait si fort le baron.

Pendant ce temps, le pauvre La Brie, qui ne perdait pas un mot des éloges que Balsamo donnait à lui et à Gilbert, offrait des assiettes avec une mine contrite qui devenait triomphante à chaque louange que le baron croyait devoir donner aux assaisonnements.

(A suivre).